

### Vendredi 29 février/Adima

Cette nuit, l'orage et la pluie sur la maison en bambou : joie d'être en vie, sur la Terre. Personne n'a frappé à ma porte pour m'offrir de l'opium.

Au matin, les bruits du ruisseau. Le chant d'un mainate en cage, et des cris énigmatiques qui viennent de la forêt. Déjà il y a quatre ans, j'aurais bien aimé que ce soient des singes. Et ce n'en étaient pas. L'une des jeunes femmes de la guesthouse m'offre un café – hier, elle m'avait donné de la pâte de riz sucrée ramenée de la fête des fusées. Pendant que je le bois, elle monte sur une chaise, porte une soucoupe à son front avant de la déposer sur l'autel de ses ancêtres. Elle en profite pour descendre les tasses d'eau que les esprits ont déjà bues et qu'elle peut donc verser dans la gamelle du mainate.

Hier, dans le dos de Jess, je voyageais vraiment. J'étais enfin arrivée quelque part en moi. Le mouvement prenait son sens, son ampleur. Et s'il venait pendant que je suis en balade ? *Si tu es là et moi aussi...* Je pars quand même.

Huit heures à marcher. Montagne et solitude sous la pluie. Les oiseaux surgissant à tire-d'aile des arbustes humides. Le sentier glissant. Pas âme qui vive pendant plusieurs heures. Pourtant, les traces de vie quotidienne sont partout : paquets de lessive vides près d'une source, plantations d'hévéas, tas de bois, barrières... J'arrive dans un village abandonné. Restent quelques cabanes à riz, des autels haut perchés sur leurs pilotis, une maison. Et, partout sur la terre à nu, des ustensiles oubliés. Quand je passe devant la maison, le volet de la fenêtre s'ouvre lentement. Je m'attends à un fantôme. Il est peut-être là, invisible ? Je m'installe un long moment dans une cabane perchée pour manger mon khao niao. Regarder la pluie, la désolation du lieu. Où est-ce qu'ils sont partis ? Plus loin dans la montagne ou plus près de Muang Sing ?



Après cette matinée solitaire, retour sur les chemins de la plaine. Dans le premier hameau akha traversé, une femme accroupie pisse en plein milieu, dans la pente du chemin. Elle a déplié le sin pour le caler autour de ses bras en le tenant avec les dents. Le corps entièrement caché, elle est libre de s'occuper de ses flux. Tout un art.

Les nouveaux villages sont construits à touche-touche, dans un chaos de cultures – Akhas, Miens, Lolos, Laos, Hmongs, Thaïs Dam... – qui a l'air de s'imbriquer plutôt bien. Je fais une pause, blottie sous mon parapluie, pour manger une banane. Sur le chemin, des villageois descendent au champ de canne à sucre. Les adultes discutent en marchant. Les enfants courent pour effrayer les buffles qui, pourtant gros comme des éléphants, détalent.

Les femmes les plus âgées portent le costume mien : un volumineux turban noir orné de broderies multicolores, une veste et un pantalon assortis. Avec leur boa rouge autour du cou, qui descend sur la poitrine, elles ont une classe folle. Difficile de croire que c'est l'habit de tous les jours. Quand je les vois penchées dans les champs, j'ai l'impression d'avoir voyagé dans le temps. Un monde puissant, fragile, complexe, au bord du typhon du « développement ». Au bord, très près d'être happé, mais encore en équilibre.

Progressivement, l'étrangeté d'ici devient familière. C'est la France qui m'effraie, maintenant. Dix fois par jour, penser qu'il faut organiser le chemin du retour.

Rentrée à Adima. Jusqu'au coucher du soleil, des femmes akhas et miens cueillent les plantes de la rizière à sec. Courbées, elles remplissent de grands sacs dont elles passent la bandoulière sur leur front quand il devient lourd. Tout d'un coup, l'une d'elles pousse un grand cri en s'écartant d'une touffe d'herbe. Immobile, elle triture les pompons rouges de son bonnet un bon moment, avant de se remettre au travail.

Le soleil qui descend bleuit les montagnes où j'étais ce matin. Dans la pente, les tracteurs aménagés en voitures peinent et le diesel se sent à cinquante mètres. Voilà les petites filles du village qui viennent vendre quelques bracelets aux touristes arrivés tout à l'heure.

Est-ce que Jess est venu en mon absence ? En tout cas, il n'a pas pris le mot que j'avais laissé pour lui. Un lien comme un collier de ces fleurs orange à offrir au vat. Le lendemain, tout est fané, il faut recommencer l'éphémère. Je décide de partir à l'aube pour Vieng Phouka.

